

H. Yates.
July 13. 1855.

19

ESSAI

HISTORIQUE, ANECDOTIQUE

SUR

LE PARAPLUIE, L'OMBRELLE

ET LA CANNE

ET

SUR LEUR FABRICATION,

PAR

RENÉ-MARIE CAZAL,

FOURNISSEUR

de

S. M. LA REINE DES FRANÇAIS.

PARIS

SE VEND CHEZ L'AUTEUR,

BOULEVARD DES ITALIENS, 25.

—

1844

LINES TO MY UMBRELLA.

Ah ! what is that companion dumb,
That autumn, winter, spring, or sum-
Mer I should always have ? My um-
Berella !

But, ah ! too oft when showers come,
What is't, as Yankees say, "at hum"
That I have left behind ? My um-
Berella !

What does too oft a loan become
To friends whose honesty is numb ?
(Friendship meets no return.) My um-
Berella !

Henceforth, then, foul or fair, by gum !
Whether or no they hoist the drum
I'll never part from thee, my um-
Berella !

Henceforth, too, I'll my latest crumb,
My latest drop, my fortune's sum,
Give to my friend—but not my um-
Berella !—*Fun.*

ESSAI

SUR

LE PARAPLUIE, L'OMBRELLE

ET

LA CANNE.

ESSAI

HISTORIQUE, ANECDOTIQUE

SUR

LE PARAPLUIE, L'OMBRELLE ET LA CANNE

ET

SUR LEUR FABRICATION,

PAR

RENÉ-MARIE CAZAL,

FOURNISSEUR

de

S. M. LA REINE DES FRANÇAIS.



PARIS

TYPOGRAPHIE LACRAMPE ET COMPAGNIE,

RUE DAMIETTE, 2.

—

1844



AVANT-PROPOS.

J'ai toujours vu que l'amour de son état dans les diverses spécialités de l'industrie était le plus puissant et le plus sûr instrument de progrès et de perfection.

C'est ce sentiment qui m'a soutenu dans les nombreux essais et les laborieuses recherches auxquelles je me suis livré depuis vingt ans.

C'est encore lui qui m'a dicté l'opuscule que je livre aujourd'hui à la publicité, pour provoquer l'esprit inventif, activer l'imagination par le récit des vicissitudes, des gradations et des progrès de notre fabrication.

Mon dévouement à mon pays m'invite aussi à tous ces efforts, heureux que je serai de contribuer à lui assurer, dans la partie qui m'occupe, la supériorité sur les fabriques étrangères.

Mon travail a encore ici pour objet de montrer à la société d'encouragement et aux personnes qui, dans l'intérêt général, s'occupent de la science économique, quelles sont les relations de notre état avec les autres branches d'industrie dont il est tributaire, de fixer la quotité approximative du rapport qu'il procure annuellement au trésor, par les impôts, les patentes, les

brevets d'invention et les divers droits qui en résultent.

Je me suis attaché aussi à faire ressortir les progrès de la fabrication de la glorieuse cité de Lyon, l'orgueil de la France manufacturière.

Je n'ai point oublié notre brave et intrépide marine, à laquelle nous devons ces magnifiques tiges qu'elle nous rapporte des extrémités de la terre, et ces fanons de baleine qu'elle va conquérir à travers mille périls aux confins de l'Océan.

La partie anecdotique intéressera peut-être aussi, par l'exposé des modes dont les divers peuples du globe se servent pour se mettre à l'abri de la pluie et des ardeurs du soleil, et par les détails peu connus que j'ai recueillis sur l'usage de la canne dans l'histoire de toutes les nations.

Puisse enfin ce récit être reçu comme un témoignage du désir que j'ai de mériter la faveur, et contribuer à donner un nouvel essor à notre fabrication !

PREMIÈRE PARTIE.



HISTOIRE

DES PARAPLUIES, PARASOLS ET OMBRELLES.

L'INVENTION des parapluies et parasols remonte à l'antiquité la plus reculée : les Grecs, les Romains et les peuples les plus anciens se servaient comme nous de parapluies et de parasols pour se préserver de la pluie et de l'ardeur du

soleil, mais leurs parapluies et parasols différaient des nôtres par la forme et ne présentaient pas les avantages de ceux d'aujourd'hui. L'usage en était répandu chez tous les peuples de l'Orient. Les femmes, comme les grands seigneurs, les faisaient porter au-dessus de leur tête par un esclave. On les désignait sous les noms de *tholium* et *umbella;* ainsi Pollux dit: *Tholium reticulum, quoddam fastigiatum et fornicatum quo pro umbellà mulieres utuntur.* « Un petit « dôme en réseaux, dont les femmes se « servent pour ombrelle. »

A Rome, on s'en servait surtout au théâtre ; et Martial dit : *Umbellam luscæ Lygde feras domine.*

Les Romains mettaient à leurs parasols une recherche, une magnificence inconnues même de nos jours. Les ombrelles des dames romaines étaient montées sur le bambou des Indes, ou l'ivoire incrusté d'or et de pierreries.

On appelait *umbelliferi, umbelliferæ* les es-

claves qui portaient les parasols (*umbellæ*) au-dessus de la tête de leurs maîtres ou maîtresses.

Ils avaient la forme du dais, encore en usage dans les cérémonies du culte catholique. On en retrouve des preuves dans le traité de Paciaudi, sous le titre de *Umbellæ gestatione commentarium*, dans la collection des peintures des vases antiques et dans *Sabine*, ou matinée d'une dame romaine, de Bœtiger.

Aux processions de la déesse Aléa et à celles qui se célébraient en Arcadie, sous le nom de *Scieries* en l'honneur de Bacchus, une jeune vierge était chargée de porter le parasol sacré au-dessus de la statue du dieu, moins pour le préserver des intempéries de l'air ou de l'ardeur du soleil, que pour montrer sa puissance et sa divinité.

Quant au parapluie que Virgile appelle, dans la seconde géorgique, *munimen ad imbres*, il n'avait pas la forme de celui d'aujourd'hui. Selon la description qu'en donne

Martial dans le livre XIV de ses épigrammes, c'était un pan de cuir.

Ingrediare viam cœlo licet usque sereno
Ad subitas nunquam scortea desit aquas.

« Quoique vous vous mettiez en route par un beau temps, ayez toujours un pan de cuir pour vous abriter des ondées subites. »

Non-seulement le parapluie-parasol est d'un usage général dans toutes les parties du monde, mais il est dans la plupart une marque de distinction.

Dans le vaste empire de Maroc, l'empereur seul se réserve le droit de s'en servir.

Chez les Chinois, on reconnaît un dignitaire selon que l'on porte devant lui un parasol à double ou à triple étage.

Le parasol à quatre étages est réservé à la majesté impériale ou à ses représentants les plus immédiats. Ces sortes de parasols sont placés à bord des bâtiments, de manière à être vus de tous les côtés à la fois, afin d'imprimer le respect. A cette marque de l'autorité souveraine, tous les vaisseaux



qui rencontrent le redoutable mandataire doivent se ranger pour lui faire place ; de sorte que la marche du navire qui le porte est rarement entravée, quel que soit d'ailleurs le nombre des bâtiments qui se croisent sur les canaux.

D'après les Mémoires du père Lecomte sur la Chine, il n'y a point en Europe de procession qui surpasse en beauté et en splendeur la marche de l'empereur du Céleste Empire, lorsqu'il va s'acquitter de ses devoirs religieux à la grande pagode. Dans cette cérémonie on voit les plus magnifiques parasols. Le cortége est précédé de vingt-quatre trompettes et de vingt-quatre tambours ornés de cercles d'or, de vingt-quatre hommes armés de bâtons dorés, de cent soldats portant des hallebardes magnifiques, de cent massiers, de deux officiers distingués. Cette avant-garde est suivie de quatre cents lanternes, quatre cents flambeaux, deux cents lances chargées de gros flocons de soie, de vingt-quatre bannières

sur lesquelles sont peintes les figures du zodiaque, et de cinquante-six autres qui représentent les constellations du ciel.

On voit ensuite plus de deux cents éventails dorés, avec des figures de dragons et autres animaux, vingt-qùatre parasols impériaux magnifiques et un buffet porté par des officiers du palais, et dont tous les ustensiles sont d'or massif.

L'empereur paraît ensuite à cheval, superbement vêtu, entouré de dix chevaux de main blancs, dont le harnais est couvert d'or et de pierreries, de cent gardes et des pages du palais,

Devant l'empereur on soutient un grand et superbe parasol qui lui fait ombre et qui brille de tous les ornements les plus riches et les plus somptueux en soie, en or, en plumes, en fleurs et en pierreries.

L'empereur est suivi des princes du sang, des mandarins du premier ordre et des grands seigneurs de la cour, tous en habit de cérémonie, avec le grand chapeau-parasol.

Après ceux-ci viennent cinq cents jeunes hommes de qualité, accompagnés de mille valets de pied, trente-six hommes qui portent une chaise découverte semblable à un char de triomphe, cent vingt porteurs qui en soutiennent une autre fermée, quatre chariots tirés par des éléphants et des chevaux ; chaque chaise, chaque chariot a pour garde une compagnie de cinquante hommes tous superbement vêtus ; les éléphants comme les chevaux sont couverts de housses et de grands parasols de la plus riche magnificence.

Cette marche est fermée par deux mille mandarins lettrés et deux mille officiers de guerre.

Comme cet ordre ne varie point, et qu'il est su et connu que le cérémonial sera toujours le même, il n'en coûte aucune dépense extraordinaire, tout est prévu, tout est préparé et en ordre de marche aussitôt que l'empereur annonce son intention d'aller à la grande pagode, dont la vaste enceinte

contient tout le cortége impérial rangé dans son ordre de marche et dans le plus grand recueillement pendant la durée de la cérémonie religieuse.

Le parasol est d'un usage plus fréquent et plus habituel en Chine qu'en Europe. Jamais un Chinois d'une classe un peu élevée, un mandarin, un bonze ou un marabout, ne sort sans le parasol ; mais tout Chinois d'un ordre supérieur se fait suivre d'un esclave qui porte son parasol déployé, ainsi que le faisaient les *umbelliferi* des Romains.

Le parapluie est destiné au même usage en Chine que le parasol. Il appartient à tous. Jamais, dans les jours tant soit peu douteux, un Chinois ne sort sans son parapluie. Les chevaux mêmes sont abrités, ainsi que les éléphants, par des parasols ou des parapluies fixés sur des cannes de bambous. Leurs conducteurs se gardent bien de les maltraiter : imbus qu'ils sont, comme tout Chinois, des doctrines de la métempsychose, ils craindraient de tourmenter l'âme de leur père



ou de leur aïeul réduite, pour expier ses fautes, à animer le corps de ces quadrupèdes.

Quand un Chinois est condamné, qu'il est privé de tout et réduit à la misère, il possède une chose, c'est son parapluie; il mendie sous son parapluie, et sous sa grande capeline ou chapeau-ombrelle, il invoque, il appelle les secours de la charité publique.

Les parapluies et parasols les plus communs en Chine se font en papier huilé et colorié avec des sentences de Confucius et des figures ou allégories religieuses. Les branches ou arcs-boutants sont en bois léger et flexible, et les tiges en bambous. Nous en avons vu un grand nombre dans l'exposition chinoise de cette année à Saint-James-Parck, à Londres.

On retrouve au Japon comme en Chine l'usage du parasol dans les fêtes et cérémonies religieuses. L'empereur en possède un riche et somptueux assortiment qu'il fait

déployer dans toutes les grandes solenniés. Comme le roi de Siam, il en distribue à deux étages de dômes, avec un double ou triple entourage de franges ou de bordures plus ou moins riches, aux principaux seigneurs de sa cour.

Le chef supérieur du culte sacré de l'empire japonais à Macao, outre le trône pontifical et le dais, a un parasol d'immense grandeur à trois étages de dômes ou d'ombrelles en forme de couronnes, richement orné de guirlandes et de franges d'or.

Les bonzes, les jammabes, les temdais et les différents degrés des ordres religieux japonais, portent constamment sur la tête la grande capeline-ombrelle, dont la grandeur et les ornements servent à déterminer et faire connaître le rang de chacun.

Le prédicateur dans la grande pagode de Macao en a une sur la tête qui couvre toute la chaire, qui lui sert d'abat-voix. C'est le plus grand chapeau-parasol de l'empire, après celui du souverain pontife. Il est difficile de se

faire une idée de l'effet de tous ces grands chapeaux-parasols de toutes couleurs, dont se couvrent, dans les cérémonies, les jammabes, les bonzes et autres religieux japonais. Il faut l'étendue de leurs pagodes pour qu'ils puissent y manœuvrer et officier sans désordre avec de tels couvre-chefs dont les dimensions excèdent souvent celles de nos plus grands parasols.

Dans les correspondances des missionnaires, dans le grand traité des cérémonies religieuses de l'Asie, et suivant le récit de tous les voyageurs, on voit que dans toutes les grandes solennités civiles, politiques ou religieuses, les dieux, les fétiches, les bramines, les bonzes, les talapoins, les rois et les princes sont tous couverts de beaux et splendides parasols.

Suivant Dapper et le père Roth, dans la grande procession de Jagrenat, où plus de cent mille pèlerins se réunissent, les bramines marchent autour du char triomphal de Vitsnou, portant tous des para-

sols faits avec de riches étoffes de l'Inde et ornés de perles et de pierres précieuses.

Dans la fête solennelle de Sapan-Gianchei au royaume de Pégu, les plus beaux éléphants du roi sont couverts d'immenses parasols faits avec les étoffes les plus éclatantes.

Les souverains indiens, en témoignage de leur haute considération pour les puissances avec lesquelles ils entrent en relation de bonne amitié, remettent aux ambassadeurs des parasols d'un riche tissu de soie et rehaussés d'ornements d'or et de perles.

La reine de Travancore dans l'Indostan avait au-dessus de son trône un magnifique parasol orné de franges; il était appelé le parasol d'État. Il est aujourd'hui suspendu à l'une des colonnes de la galerie du musée militaire et naval de Londres, comme un des glorieux trophées des armées anglaises dans l'Inde.

Aux îles Moluques, à Java et à Ceylan, on

retrouve des exemples de la haute faveur dont jouit le parasol chez ces insulaires.

Selon La Loubère, parmi les cadeaux les plus précieux que le roi de Siam distribue aux grands de sa cour et aux chefs des Sanscrats, le jour de son avénement au trône, se trouve un parasol de cérémonie.

C'est de l'Asie, sans doute, que s'est introduit l'usage parmi les officiers anglais de porter des parapluies-parasols. Ils ne croient pas encourir un ridicule en se mettant à l'abri des intempéries du ciel.

Ce préjugé, qu'un militaire ne doit pas se servir d'un parapluie, disparaîtra bientôt, il faut l'espérer, devant la raison, qui prend, de jour en jour chez nous, plus de puissance. L'usage du parapluie ne peut rien enlever à la bravoure d'un militaire, et passer pour une dérogation à ses sentiments d'héroïsme et à ses habitudes de force et de courage.

La grâce et la perfection de nos parapluies actuels contribueront à détruire ce préjugé.

Le progrès de la soierie et la finesse de ses tissus ont imprimé, de notre temps, un élan extraordinaire à la fabrication du parapluie parisien, et en généraliseront l'usage dans toutes les classes de la société et dans toutes les parties du monde.

Il y a un siècle et demi que le manteau était seul de mode, en France, pour se préserver de la pluie.

Ménage nous raconte qu'en 1690, par une pluie battante, il était avec M. de Beautru à la porte de l'hôtel de Bourgogne, lorsque survint un gentilhomme gascon sans manteau et très-mouillé. Le Gascon, voyant qu'on le regardait, s'écria : « Je gage que mes gens ont oublié de me donner mon manteau; » à quoi M. de Beautru répliqua vivement : « Je me mets de moitié avec vous. »

A cette époque, le bagage obligé du plus mince gentilhomme était la cape et l'épée.

On conçoit le ridicule qui aurait atteint

la personne qui se serait abritée sous ces parapluies de forme lourde et grossière auxquels est resté justement attaché un sobriquet. Ils convenaient aux échoppes en plein air, aux étalagistes en plein vent. Les Italiens, un peu plus avancés que les Français dans la fabrication de la soie, commençaient à en porter derrière le dos à l'aide d'une lanière de cuir.

Longtemps la fabrication de ces parapluies est restée stationnaire, quoique leur mécanisme fût fondé sur les mêmes principes que ceux que nous faisons aujourd'hui; mais elle n'était pas l'objet d'une industrie spéciale, elle n'était qu'une partie de celle des maîtres boursiers.

Suivant Voltaire, Diderot et d'Alembert, dans l'Encyclopédie, le maître boursier est « un ouvrier qui fait et vend des bourses « à cheveux et toutes sortes d'ouvrages à « l'usage des chasseurs, des militaires, voya- « geurs et autres, pour mettre leurs muni- « tions, effets ou argent, tels que des gi-

« bernes, des carnassières, et toutes sortes « de sacs ou étuis à livres, flacons, enfin « des parapluies, parasols, éventails, chasse-« mouches, escarcelles, bourses, etc.

« Ces boursiers formaient une nombreuse « corporation ou communauté, gouvernée « par trois jurés, dont le plus ancien sor-« tait de charge tous les ans.

« Ces jurés expédiaient les lettres d'ap-« prentissage et de maîtrise. Ils donnaient « à faire le chef-d'œuvre de réception de « maître et le jugeaient.

« Ils faisaient leurs visites des ateliers « tous les trois mois, suivant les statuts.

« L'apprenti ne pouvait être obligé pour « moins de quatre ans, et chaque maître « n'en pouvait avoir qu'un à la fois. Il pou-« vait cependant en prendre un second, « après trois ans et demi de l'apprentissage « du premier.

« L'apprenti sorti de son apprentissage « devait faire encore trois ans de compa-« gnonnage chez des maîtres.

« Tout aspirant à la maîtrise était tenu
« au *chef-d'œuvre*, à moins qu'il ne fût fils
« de maître.

« Pour parvenir à la maîtrise, l'apprenti
« étranger devait servir pendant cinq ans,
« savoir : trois ans chez le même maître, et
« les deux autres là où il lui plaisait.

« Le chef-d'œuvre de réception consis-
« tait ordinairement en cinq pièces princi-
« pales, savoir :

« 1° Une bourse ronde à quarre de
« cuir;

« 2° Une bourse de velours brodée en or
« et argent, avec les épines et les boutons
« de même ;

« 3° Une gibecière de maroquin garnie
« de son ressort avec des coulants et bou-
« tons de cuir;

« 4° Une gibecière de maroquin à fer
« cambré, également garnie de son res-
« sort;

« Et 5° un maroquin à l'usage des hom-
« mes, c'est-à-dire un sac de maroquin

« dont les hommes se servaient pour met-
« tre sous les genoux.

« Enfin, et pour mieux assurer leur ré-
« ception, les apprentis boursiers pouvaient
« joindre à leur chef-d'œuvre quelques au-
« tres pièces à leur choix, en bourses, fi-
« lets, gibecières, escarcelles, parasols,
« éventails, etc., etc.

« Les veuves pouvaient tenir boutique
« et jouir des autres priviléges de maîtrise,
« excepté du droit de faire des apprentis;
« elles pouvaient néanmoins continuer ce-
« lui qui aurait commencé son temps du
« vivant de leur mari.

« Les maîtres ne pouvaient aller au-de-
« vant des marchandises qu'au delà de vingt
« lieues de Paris.

« Les patrons de la communauté des
« boursiers étaient saint Brice et Notre-
« Dame de la Fontaine.

« En terme de boursiers, les parapluies
« étaient des ustensiles de ménage, servant
« à garantir de la pluie ou de l'ardeur du

« soleil ; aussi les appelait-on tantôt para-
« pluies et tantôt parasols. »

Suivant les mêmes auteurs, le parapluie était un morceau de taffetas ou de toile étendu sur plusieurs branches d'osier ou de fanons de baleine, se réunissant au même centre en haut d'une tige commune qui servait de manche. Ces premières branches d'osier ou de baleine étaient soutenues par d'autres branches plus petites, se rattachant à une virole ou espèce d'anneau glissant le long de la tige lorsqu'on voulait fermer le parapluie.

Le parasol était pareillement une pièce de taffetas coupée en rond et soutenue par des tiges d'osier ou de baleine de même mécanisme, et se rattachant à une baguette tournée qu'on adaptait au moyen d'une douille à un bâton, à une canne ou à un manche, suivant qu'on voulait plus ou moins allonger le parasol.

Tel était l'état de la fabrication des parapluies il y a soixante ans, à l'époque de la

destruction des maîtrises. Dès lors, notre industrie devint une industrie spéciale, qui prit un rapide essor, secondée d'une manière toujours progressive par les perfectionnements apportés dans la soierie.

La loi de 1791 sur les brevets ajouta encore à l'émulation dans toutes les parties de l'industrie nationale.

Depuis cette époque jusqu'en 1843 inclusivement, il y a eu soixante obtentions de brevets dans notre partie.

Je les diviserai en deux catégories, pour mieux faire voir la marche rapide de nos perfectionnements; la première, de 1791 au 25 septembre 1835, époque où j'ai pris mon premier brevet d'invention et de perfectionnement. Dans cette première catégorie de quarante-quatre ans, il n'y a eu que vingt brevets seulement accordés, tandis que dans la seconde, qui n'est que de huit ans seulement, de 1835 à 1843, il y en a eu quarante.

Sur les soixante brevets accordés de 1791

à 1843, tous, il faut le dire, ne sont pas de la même importance; beaucoup ne comportaient que de simples et légers perfectionnements, dont plusieurs ont passé inaperçus, mais j'en pourrais citer un grand nombre qui ont contribué à amener notre fabrication au degré de splendeur dont elle jouit aujourd'hui, et je citerai particulièrement [1] :

1° Un brevet d'invention accordé pour le parapluie à gouttière;

2° Un brevet d'invention pour le parapluie à canne avec lunette à longue-vue;

3° Un brevet d'invention pour les parapluies et ombrelles à canne se renfermant dans un étui de cuivre verni, en forme de lunette d'approche;

[1] Les personnes qui voudraient connaître tous les perfectionnements apportés dans la fabrication des parapluies et parasols pourront consulter la description des brevets d'invention, publiée par ordre de M. le ministre de l'agriculture et du commerce.

4° Un brevet d'invention pour un parapluie qui s'ouvre seul;

5° Un brevet d'invention pour un parapluie à canne se renfermant dans un étui métallique, en forme de lunette de spectacle;

6° Un brevet d'invention pour parapluie à canne renfermant divers objets propres à écrire, ou à d'autres usages, et nommé *canne universelle*;

7° Un brevet d'invention pour des procédés de fabrication de parapluies et d'ombrelles qui s'ouvrent seuls, au moyen d'un mécanisme placé dans l'intérieur du manche;

8° Un brevet d'invention pour cannes à parapluie dont la couverture s'enlève à volonté;

9° Un brevet d'invention que j'ai obtenu en 1835 pour un nouveau moyen de monter les parapluies sans entailler le manche;

10° Un brevet de perfectionnement que

j'ai obtenu pour un parapluie de voyage, ou parapluie à canne se démontant à volonté;

11° Un brevet pour perfectionnement apporté dans les coulants de parapluies;

12° Un brevet d'invention pour un nouveau modèle de parapluie ;

13° Un brevet d'invention pour une nouvelle forme de parapluie et d'ombrelle;

14° Un brevet d'invention que j'ai obtenu pour des perfectionnements dans la construction des parapluies et des ombrelles qui se replient à volonté sur eux-mêmes;

15° Un brevet d'invention et deux brevets de perfectionnement pour nouveau parapluie perfectionné;

Et 16° Un brevet pour un perfectionnement de parapluie qui a coûté plus de trois mille francs à l'auteur.

17° Un brevet que je viens de prendre pour un parapluie-canne, dont le fourreau se plie à volonté pour le mettre dans sa poche.

Ces divers perfectionnements ont amené une réaction en faveur du parapluie.

La délicatesse des montures, la finesse des articulations, la beauté des tissus, la légèreté de la forme, en font un objet de prédilection, par le bon goût et la grâce qu'il communique à la personne, et l'utilité qu'elle en retire.

L'antique et féodal parasol, relégué dans l'histoire avec ses priviléges et ses lourdes formes, a disparu de l'usage comme de la langue pour faire place à la chose la plus ingénieuse, la plus coquette, la plus délicate, la plus française, *l'ombrelle.*

L'ombrelle embellit et développe les grâces de la femme, lui sert de maintien, complète sa toilette, protége sa parure, et la soutient encore dans la fatigue.

L'ombrelle sied à tous les âges; la petite fille enchante tous les regards quand son visage, encadré des boucles d'une chevelure abondante, ressort comme un camée sur la coquille lis ou rose de l'ombrelle.



L'ombrelle de son auréole soyeuse couronne la beauté, dérobe sa candeur virginale à l'avidité du regard, devient en ses mains le sceptre de la royauté, et quelquefois le glaive flamboyant de l'archange.

Dans l'âge mûr, l'ombrelle, comme une vapeur rosée, atténue et adoucit les contours des traits, ravive des teintes évanouies, entoure la physionomie de ses reflets diaphanes. Au milieu du mirage que produit l'ombrelle, on trouve encore des beautés dans un visage sur son automne.

Il y a l'ombrelle de la grande dame, de la jeune personne, de la bourgeoise, de la jolie lorette, de la demoiselle de magasin, de l'enfant et de la petite ouvrière ; de même que nous avons l'ombrelle de voyage, l'ombrelle de ville, de campagne, de jardin, de natation, de calèche, et l'ombrelle-cravache ou de cheval.

Que de volumes pour décrire dans ses mille fantaisies le kaléidoscope de la pensée féminine dans son usage de l'ombrelle !

sous sa voûte rose ou azurée, le sentiment germe, la passion couve ou éclôt : de loin l'ombrelle appelle et rallie à ses couleurs ; de près, elle défie l'œil curieux, déconcerte et repousse la présomption. Que de suaves sourires se sont joués sous sa corolle ! que de charmants signes de tête, que d'enivrants et magiques regards l'ombrelle a protégés contre l'indiscrétion et la jalousie ! Que d'émotions, que de drames elle a cachés de son nuage de soie ! Si les déesses de la mythologie reparaissaient sur la terre, elles ne descendraient plus de leur char lumineux attelé de colombes ou de cygnes qu'une ombrelle à la main ; elles ne seraient plus entourées de ces nuages lourds pour les soutenir et les dérober à volonté sur la terre et sur l'onde. Nous avons maintenant l'ombrelle de cheval, d'un plus agréable effet que le bouclier d'Antiope, et l'ombrelle sirène est plus gracieuse que le voile de Vénus portée sur sa conque poétique. Martial avait dit avant nous :



Accipe quæ nimios vincant umbracula soles ;
Sit licet et ventus te tua vela tegent.

« Recevez cette ombrelle impénétrable aux « rayons d'un soleil brûlant; s'il fait du « vent, elle vous tiendra lieu de voile. »

A Dieppe, à Ostende, à Tréport, comme sur les rivages parfumés de Sorente, on voit d'admirables naïades s'aider de ces ombrelles pour remonter sur les vagues qui déferlent. Ces déesses se trouvent ainsi comme Danaé au milieu d'une pluie d'or, sans crainte de faire naufrage ! !

L'ombrelle n'a pas attendu longtemps ses lettres de naturalité en Italie ; sous ce ciel transparent, à l'atmosphère embaumée, sur ces bords aimés du soleil et baignés d'une mer d'azur, dont les brises sont chargées des douces émanations de l'oranger et du jasmin, les femmes ne quittent plus ce joli meuble, soit qu'elles se promènent en calèche aux chevaux fringants, ou qu'elles voguent sur ces esquifs légers dont Venise est jalouse. A Rome, l'année der-

nière, une des plus belles églises était tendue de noir. Un cortége funèbre s'avançait avec le deuil le plus pompeux; derrière le cercueil, où reposaient les cendres de la princesse Borghèse, née comtesse Talbot, un valet de pied en tenue brillante portait l'ombrelle de la noble défunte, comme aux enterrements des dignitaires on porte leurs décorations et les insignes de leur pouvoir.

Sous le brûlant climat de l'Espagne, l'ombrelle s'est substituée à la mode si généralement répandue de l'éventail : les Andalouses, les Biscaïennes et les Aragonnaises mettent une grâce toute particulière à s'en servir.

Avant le sultan Mahmoud, on ne connaissait guère les parapluies et les ombrelles dans les États de la Porte-Ottomane. Aujourd'hui, les rives si riantes et si belles du Bosphore réfléchissent les ombrelles de Paris dans leurs eaux sillonnées par les rapides caïques; et quand les nuages amassés sur la mer Noire viennent à s'épancher sur

la ville sainte de Stamboul, les vrais croyants vont à Sainte-Sophie avec des parapluies sortis de nos fabriques.

La reine Victoria, en reconnaissance des nombreux cadeaux qu'elle avait reçus du nouveau sultan, ne crut pas lui envoyer un plus agréable souvenir qu'une ombrelle qui coûta 75,000 fr.

En Égypte, le puissant régénérateur du pays des Pharaons et des Ptolémées, l'héroïque Mohamed-Ali a depuis longtemps apprécié les avantages de nos ombrelles, et en a adopté l'usage ainsi que tous les seigneurs et les hauts personnages de sa cour.

Plusieurs dames ont assisté à la bataille de Nézib couvertes d'ombrelles de nos magasins.

Dans l'Asie Mineure beaucoup de cavaliers marchent avec des parapluies sortant des fabriques de Paris et de Vienne.

M. le marquis de Custine, dans son voyage en Russie, signale l'usage que font de l'om-

brelle les paysannes russes des environs de Nijninowgorod.

Dans toutes les colonies d'Afrique, le parapluie est d'un usage journalier pour se préserver des rayons du soleil de la ligne et du tropique.

De Rio de Janiero, de Lima, de Valparaiso, on nous commande des ombrelles du plus grand luxe. Nos brodeuses joutent d'habileté pour les enrichir de dessins d'or, d'argent et des plus brillantes couleurs.

Enfin, il ne restait à la glorification du parapluie et de l'ombrelle qu'à être consacrée par les lettres : déjà la verve de l'épigramme s'était épuisée lorsqu'ils avaient ces formes lourdes, cette imperfection qui tenaient de l'enfance de notre art, et qui leur avaient mérité ces ridicules dénominations d'*en tout cas*, de *pepin*, de *riflard* et de *robinson*, par allusion à l'instrument dont l'illustre héros de roman se protégeait contre les intempéries du climat de son île, et des ardeurs d'un soleil tropical.



La laborieuse charade en a fait aussi l'objet de ses élucubrations en se demandant quel est l'objet que l'on recherche le plus, quand on sent des gouttes! (*On s'en dégoûte* [1]).

Une poésie rivale de celle de la rue des Lombards s'était mise en frais, à l'époque des étrennes, et tenta de fixer la concurrence et la faveur publique par l'objet de sa prédilection, en arrêtant la foule avec ce quatrain :

Pour étrenne on veut à l'envie
Du frais et du neuf et du beau ;
Je dis que c'est un parapluie
Que l'on doit donner en cas d'eau (cadeau).

La poésie épique ne manquera pas à notre sujet. Les célestes influences de saint Médard et de saint Protais, les accidents dramatiques qui relèvent leur histoire, sont dignes de la parure de la majestueuse

[1] Un parapluie.

épopée et des couleurs d'une imagination pittoresque.

Les légendaires, avec les hommes saintement occupés à la culture des fleurs et des fruits qui ornent et embellissent la surface de la terre, répètent depuis des siècles :

S'il pleut le jour de la Saint-Médard, (8 juin.)
Il pleut quarante jours plus tard ;
S'il pleut le jour de Saint-Gervais et de Saint-Protais,
Il pleut quarante jours après. (19 juin.)

Ces croyances religieusement transmises de siècle en siècle valent bien les fictions mythologiques, et prêteraient un grand charme à la poésie, surtout la légende de saint Médard, qui est plus universellement répandue et pour laquelle nous n'avons qu'à citer un passage du dictionnaire des proverbes de M. Quitard.

C'est le 8 juin, dit-il, qu'arrive la fète de cet admirable fondateur de la rosière de Salency, lorsque les roses brillent dans toute leur pompe, et une circonstance si peu suspecte ferait plutôt penser que s'il

avait quelque autorité sur l'atmosphère, il aimerait mieux en préparer les plus pures influences, ne fût-ce que pour ces belles fleurs qu'il a destinées à couronner la vertu ; un pareil emploi paraîtrait du moins assorti aux habitudes de sa vie. Pourquoi donc a-t-on imaginé de lui assigner un rôle tout opposé ? à quel propos l'a-t-on représenté triste et sombre auprès d'un long baromètre qui marque une pluie de quarante jours ? C'est que les légendaires rapportent que, se trouvant un jour au milieu des champs en nombreuse compagnie, une forte averse fondit tout à coup d'un ciel sans nuage. Tout le monde en fut mouillé jusqu'à la peau, et lui seul n'en reçut pas la moindre goutte : un aigle était venu déployer ses vastes ailes au-dessus de sa tête et lui servir de parapluie jusqu'au logis paternel. A cette occasion, dans les vieilles chroniques, on lui donne le nom de *magister diluvii*, de maître de la pluie !

Le proverbe et la légende justifieraient le patronage de saint Médard : pour notre industrie, soit qu'il pleuve à sa fête, soit que le soleil éclate, il active et développe ainsi la fabrication du parapluie ou de l'ombrelle.

Sous le rapport dramatique, nous n'avons qu'à remettre en mémoire le fait que les journaux ont annoncé il y a quelques mois, qu'une ombrelle venait de sauver la vie et l'honneur à la noble héritière d'un grand d'Espagne. Pour échapper aux poursuites opiniâtres d'un homme qui avait pénétré dans son appartement et s'y était caché, cette jeune personne, frappée du danger qu'elle courait, en rentrant chez elle, s'était précipitée par une fenêtre ouverte, et fut heureusement préservée d'une chute horrible par son ombrelle, qui s'était soulevée dans son élan.

Cet événement rappelle celui de cette dame qui, dans une partie sur l'eau, près le pont d'Asnières, ne dut son salut qu'à son

ombrelle, qui, restée ouverte sur l'eau, lui servit de bouée de sauvetage, au moment où sombra le bateau qui la portait!

C'était sans doute à un pareil accident que songeait cette foule émue et consternée, sur le port de Rochefort, à la vue d'une belle ombrelle rose voguant sur les flots de la Charente dans l'une des soirées de l'automne passé. Tous les regards inquiets suivaient tristement les ondulations de la rivière; on croyait, à chaque instant, voir apparaître le corps de la victime d'un plaisir imprudent! mais heureusement cette ombrelle, sortie de nos magasins, avait probablement été arrachée par le vent aux délicates mains d'une jeune femme et avait été portée au loin en suivant le cours de la rivière.

Dans un cas d'incendie, ou pour échapper à une attaque horrible et inévitable, de quel secours ne serait pas l'expérience à laquelle se livraient, l'an dernier, ces jeunes étudiants en médecine et en droit sur

la place de la Sorbonne, en sautant d'un quatrième étage avec un parapluie dont l'extrémité des baleines était retenue à la tige par des cordons. Ces sauts périlleux, qui attiraient et amusaient les passants, n'ont point été suivis d'accidents fâcheux.

Sous le rapport de la peinture, nous verrons deux grands peintres célébrer l'ombrelle.

Charles Lebrun, dans une de ses principales compositions, a représenté le chancelier Pierre Séguier entrant solennellement à cheval dans la ville de Rouen en 1639, lors de l'interdiction du parlement de cette ville. Le chancelier est vêtu d'une magnifique simarre de drap d'or et le chapeau sur la tête; son cheval, peint par Vander Meulen, gendre de Lebrun, est couvert d'un riche caparaçon d'or. Autour du chancelier sont huit pages du roi, à pied, en habit de grande cérémonie. Deux de ces pages, de l'un et de l'autre côté, tiennent chacun une



grande et belle ombrelle au-dessus du chancelier. A droite en avant du cheval, Lebrun, qui avait été élevé par les soins du chancelier, s'est peint sous la figure de l'un des pages, en témoignage de sa reconnaissance pour son illustre bienfaiteur, qui l'avait envoyé à Rome à ses frais. Ce tableau, de 3m 60 de largeur sur 3 de hauteur, a été peint pour le château de Villemon, depuis Estissac, d'où il fut transporté, à la révolution, dans le musée de Troyes. Il est maintenant dans l'un des salons de M. le baron Séguier, premier président de la cour royale.

Le pinceau de Wateau, inspiré par le siècle galant où régnait le plus voluptueux des princes, a consacré dans presque toutes ses œuvres le parasol somptueux surmonté de plumes blanches et entouré de crépines d'or, ou d'effilés de soie, ou enguirlandé de plusieurs rangs de dentelles ou de points d'Angleterre, que portait un joli page aux blanches mains. Les grandes dames de

Louis XV lui substituèrent ensuite un petit nègre à la couleur d'ébène, ayant le carcan d'argent au cou, et vêtu d'une coussabe d'or.

Dans ces derniers temps, nous avons vu renaître ce goût pompadour inspiré par les peintures de ce maître galant.

La jolie madame de A. S., dans sa magnifique campagne de M..., fait porter son ombrelle par un petit Africain du plus beau noir. La tenue de cet extrait du Congo ravit la foule des conviés, dans une fête brillante que la belle lionne donna pendant l'été. Cette disposition toute royale pourrait bien avoir des partisans, et plus d'une jolie femme s'assurerait de nouveaux triomphes en l'imitant.

Plein de notre sujet, et dévoué à notre état, nous sommes prêt à nous soumettre à toutes les combinaisons que la beauté nous conviera de mettre à l'essai. Nous suivrons avec bonheur et enthousiasme dans ses moindres caprices l'imagination et le goût de nos jolies pratiques. Les bois les

plus beaux, les tiges les plus merveilleuses se joindront aux métaux les plus riches et aux pierres les plus précieuses pour rendre la pensée de nos plus ingénieux dessinateurs et sculpteurs, et pour mériter l'approbation et la faveur de ce sexe dont l'esprit et la grâce dans notre pays assurent encore à la France la plus jolie des couronnes, la couronne de roses.



DEUXIÈME PARTIE.

DE LA BALEINE.



a baleine est d'une si grande utilité, elle est tellement nécessaire pour notre profession, nous en tirons de si grands avantages, qu'à part l'intérêt et les profits immenses que le pays fait de sa pêche, en formant des marins excellents et

intrépides, nous croyons ne pas devoir passer sous silence une industrie dont nous sommes tributaires.

La France a de tout temps senti de quel intérêt il était pour elle de favoriser la pêche de la baleine. Elle lui a accordé des primes et des priviléges, et elle en a recueilli le fruit.

Les matelots basques, formés sur les vaisseaux baleiniers du port de Bayonne, qui seul, à l'exclusion des autres ports de France, expédiait des navires pour la pêche de la baleine, passaient autrefois pour les meilleurs marins du monde et les plus hardis nageurs.

Dunkerque rivalisa dans la suite avec Bayonne.

Bientôt les étrangers, témoins des succès obtenus par la marine française, entrèrent en concurrence avec elle; puis survinrent la longue guerre de l'indépendance, les guerres de la révolution et celles de l'empire, qui ne permirent plus à aucun arme-

ment, pendant près d'un siècle, de sortir des ports de France pour aller à la pêche de la baleine.

A la paix, qui rouvrit au pavillon français la carrière des navigations lointaines, le gouvernement songea à ranimer la pêche de la baleine; mais presque tous les anciens marins baleiniers avaient disparu, les traditions s'étaient éteintes, de nouveaux sujets n'avaient encore pu se former, il fallait des encouragements, et ils furent accordés.

De 1817 à 1831, on compte 147 bâtiments baleiniers français qui ont fait la pêche de la baleine; dans ces derniers temps de nouveaux efforts ont été tentés, et le nombre des bâtiments s'accroît d'année en année par la protection toute spéciale que le prince qui règne accorde à la marine. Les armements se portent dans deux directions principales : l'une au nord, c'est-à-dire sur les côtes du Groënland, le détroit de Davis et dans la baie de Baffin ; l'autre, plus considérable, va au sud. Cette

pêche se fait communément par 34 à 49 degrés de latitude sud dans les eaux du Brésil et la côte des Patagons, ainsi qu'au sud du cap Horn et à l'ouest de ce cap dans l'océan Pacifique, sur les côtes du Chili et du Pérou.

La plupart de ces voyages durent deux ans. Pour un marin, avoir été à la pêche de la baleine, c'est presque avoir été à la guerre ; il y a plaisir pour lui à se rougir de son sang, et triomphe pour qui ramène le long du bord cette énorme prise.

La baleine a un ennemi puissant dans le narval, qui est armé, comme la licorne, d'une prodigieuse défense [1].

Lorsque la baleine a été harponnée, on lui sépare la tête du corps ; on met ensuite toutes les parties grasses dans une chaudière où elles sont converties en huile. Les

[1] Le capitaine Geoffroy, montant le courrier de Manille en revenant de la Chine, trouva, dans son vaisseau, une défense de narval qui fut cassée de cinquante centimètres de longueur et qui servait de cheville au navire.

fanons qui servent à faire nos ombrelles et nos parapluies sont de grandes lamelles cornées, effilées sur leurs bords, insérées de chaque côté des maxillaires supérieures, et formant dans la bouche une sorte de nasse qui sert à retenir les petits animaux pélagiens qui sont la pâture ordinaire de ces monstres gigantesques.

Une baleine en quarante-sept jours peut faire le tour du monde ; sa vie dure, dit-on, mille ans.

En se supposant dans l'intérieur de la bouche d'une baleine, on voit au-dessus de soi ces deux rangées de lames parallèles et transversales : le bout de chaque fanon opposé à sa pointe entre dans la gencive, la traverse et pénètre jusqu'à l'os longitudinal.

La frange de crin attachée au bord concave de chaque fanon fait paraître le palais comme hérissé de poils sur ses deux parois ; la partie de cette frange qui garnit l'extrémité de chaque fanon, sortant au delà

des lèvres, forme une sorte de barbe extérieure qui a fait donner aux fanons de baleine le nom de barbes.

Les fanons les plus grands sont ceux du milieu, c'est là que se trouve le plus grand diamètre transversal de la bouche.

Les fanons les plus courts sont vers l'entrée du gosier et à l'extrémité de la bouche.

La surface d'un fanon est polie et semblable à celle de la corne ; il est composé de fils placés à côté les uns des autres, dans le sens de sa longueur, très-rapprochés, réunis ou comme collés par une substance gélatineuse qui, lorsqu'elle est sèche, lui donne les propriétés de la corne, dont il a l'apparence. Chacun de ces fanons est aplati, allongé et semblable à la lame d'une faux ; il se courbe un peu dans sa longueur comme cette lame, il diminue graduellement de hauteur et d'épaisseur, il se termine en pointe, il a le côté concave tranchant dans le genre de cet instrument. C'est ce bord concave qui, depuis son départ de la gen-

cive jusqu'à la pointe, est garni de crins isolés qui deviennent plus longs et plus épais suivant qu'ils se rapprochent de la pointe du fanon. La couleur de cette lame est ordinairement noire et souvent marbrée de nuances grisâtres. On en voit de parcourues dans toute leur longueur par des rubans ombrés jusqu'au blanc. Il y a des fanons d'une longueur de trois mètres. Chaque mâchoire en contient quatre à cinq cents. C'est au Havre surtout que le commerce de Paris achète les cargaisons de fanons. On sait aujourd'hui employer jusqu'aux raclures des baleines qui sortent de nos montures, ainsi que nous le dirons dans le dernier article.



TROISIÈME PARTIE.

HISTOIRE DE LA CANNE ET DE SA FABRICATION.

De tous les usages de l'homme, civilisé ou sauvage, celui de la canne ou bâton est un des plus anciens. Dans la jeunesse, il s'en sert pour développer les grâces de son âge, dans la maturité pour assurer sa marche et ajouter à la dignité et

à la noblesse de son maintien, dans la vieillesse pour soutenir sa caducité.

Le fils de Vénus se balance sur son arc flexible ou sur la tige déliée de l'une de ses flèches. Hercule se repose sur sa redoutable massue, le Dieu du vin se soutient sur son thyrse, le souverain des Dieux, Jupiter, tient à la main le symbolique bâton d'ivoire.

Dans les annales chrétiennes cette mode existe aussi. Cette coutume, marquée très-expressément dans l'Écriture, s'est perpétuée longtemps. Le législateur des Hébreux, Moïse, avait changé sa canne en serpent pour vaincre l'incrédulité de Pharaon ; il avait séparé les eaux de la mer Rouge en étendant sa canne sur les flots ; au milieu du désert, il avait étanché la soif de tout son peuple en frappant de sa canne des rochers stériles d'où jaillirent des sources d'eau limpide. Chez les Babyloniens chacun portait au doigt son cachet, et personne ne sortait qu'il n'eût à la main un bâton très-bien façonné dont le

haut se terminait en forme de sceptre.

Chez les Grecs, dans les temps héroïques, l'usage voulait que non-seulement les princes mais même les personnes considérables, telles que les pères de famille, les juges, etc., portassent aussi pour marque de distinction un bâton fait en forme de sceptre; car il est à remarquer qu'Homère ne parle ni de couronne, ni de diadème, que les Grecs ne connaissaient point aux temps héroïques. C'est à cette origine que remonte le sceptre des souverains modernes, et le mot de sceptre ne signifie rien autre chose qu'un bâton sur lequel on s'appuie, du mot grec *sceptein*, s'appuyer.

Euribiade en portait un sur le tillac du vaisseau amiral quand il en menaça Thémistocle à Salamine, et que celui-ci lui fit cette réponse si célèbre : « Frappe, mais écoute. »

Le bâton que les Lacédémoniens donnaient à leurs ambassadeurs s'appelait *caducée*.

Brutus, conduit à Delphes par les Tarquins, dont il était le jouet plus que le compagnon, apporta au dieu un bâton de cornouiller, creux et renfermant un bâton d'or, emblème mystérieux de son caractère.

Popilius avait à la main une canne avec laquelle il fit un cercle autour d'Antiochus en lui disant qu'il ne sortirait pas de ce cercle avant qu'il ne donnât une réponse satisfaisante au sénat sur l'évacuation de l'Égypte par son armée.

Le tribun touchait du bout d'une canne le soldat ou l'officier qui avait abandonné son poste, et aussitôt tous les légionnaires fondaient sur lui à coups de bâtons, de pierres. Si le criminel échappait à ce supplice, le retour dans sa patrie lui était interdit pour toujours, et aucun de ses parents n'osait lui ouvrir sa maison.

Tarquin abattait avec sa canne les têtes de pavots les plus élevés de ses jardins, consulté qu'il était par un émissaire de son fils sur ce que celui-ci avait à faire à Gabies.

Les sénateurs romains portaient des cannes d'ivoire à l'entrée de Brennus dans Rome, et ce fut le coup que Marcus Papirius donna à un soldat gaulois qui devint comme le signal du massacre de tous ces vénérables vieillards assis sous le vestibule de leurs palais.

L'une des marques de la dignité consulaire était le bâton d'ivoire. Le bâton du préteur était d'or, celui des augures était recourbé en forme de crosse. Les rois ont longtemps porté un sceptre de la grandeur d'une canne ordinaire. On voit à la tour de Londres, à côté des joyaux et de la couronne de la reine Victoria, le sceptre en or massif d'Édouard le Confesseur, dont le bout est terminé par une virole de fer comme les cannes d'aujourd'hui ; l'autre extrémité est une espèce de pommeau.

La bâton pastoral des évêques et des abbés commandataires est aussi la marque de distinction de ces dignitaires ecclésiastiques ; dans l'origine il était de bois. Le bâ-

ton du grand maître de Malte et celui des évêques de l'Église grecque a toujours gardé les dimensions de la canne ordinaire. Ce dernier se distingue par ses incrustations de nacre.

Le titre de bâtonnier, dans l'ordre des avocats, vient de ce que le plus ancien de l'ordre portait dans les cérémonies de la confrérie de Saint-Nicolas, établie dans la chapelle du Palais, le bâton de ce saint.

Le bâton plus court des maréchaux de France a pour origine la moitié du sceptre que Philippe Auguste, surpris par une maladie, remit à l'un de ses lieutenants pour le représenter dans le commandement de l'assaut donné en 1191, à la ville d'Acre, autrement dite Ptolémaïs ; la place fut prise, et l'on parla d'allonger le bâton de son autre moitié ; mais le roi, plein de reconnaissance pour cette partie de son sceptre répondit : « On a fait si bon usage de cette moitié que je veux la consacrer. » Et l'on n'allongea pas dans la suite le bâton de

commandement des maréchaux de France.

C'est ainsi que la canne (de *cana*, qui veut dire roseau, ou *caneh* en hébreu, et qui se nommait chez les Romains, tantôt *arundo*, *baculus*, *fustis*, *virga*, *scipio*) s'est perpétuée jusqu'à nous comme un symbole d'autorité, de puissance et de commandement, d'où est venue l'idée du sceptre, du bâton de commandement d'un chef d'armée, du bâton de Jacob, ou la baguette du magicien, à laquelle est attaché un pouvoir surnaturel. Dans un ordre secondaire, la baguette du constable, celle des adjudants dans les régiments sous le règne de Napoléon, celle du bas-officier dans toutes les armées de l'Europe ; la canne du tambour-major qui ralentit ou précipite la marche d'une légion ou d'un régiment à la parade ou à l'assaut, le bâtonnet du maître d'orchestre qui calme ou agite ce fleuve d'harmonie qui électrise ou attendrit nos âmes, ont une origine commune dans ce supplément d'autorité que nous appelons la canne.

Dans tout l'Orient, la canne ou bâton est l'instrument le plus général de justice ; depuis le cadi du plus mince hameau jusqu'aux dignitaires les plus élevés dans la hiérarchie, tous portent des cannes, ou ils se font accompagner d'esclaves qui en sont armés. Dans la collection si intéressante des instruments de supplice que le capitaine Müller a recueillis à Alger, figurent plusieurs cannes ou bâtons destinés par la justice du dey à la bastonnade. L'empereur de la Chine, dans les cérémonies où il figure entouré de tous les dignitaires en résidence dans sa capitale, est précédé par quatre cents hommes portant des cannes magnifiques en laque. Dans son empire, la moindre de toutes les punitions est la bastonnade, qui n'est destinée qu'à châtier les fautes les plus légères. Leur plus ou moins de gravité détermine le nombre de coups. Mais le moindre nombre est toujours de vingt ; alors elle n'est envisagée que comme une simple correction paternelle, elle n'a plus

rien d'infamant; souvent même l'empereur la fait donner à quelques-uns de ses courtisans, ce qui n'empèche pas qu'il ne les reçoive ensuite, et ne les traite aussi bien qu'auparavant.

Ce bâton, ou pan-tsée, est de bambou, un peu aplati, large du bas, poli du haut pour être manié plus aisément. Tout mandarin peut en user à sa volonté dans certains cas, soit lorsqu'on oublie de le saluer, soit lorsqu'il tient son tribunal. Il est alors gravement assis derrière une table sur laquelle est placée une bourse remplie de petits bâtons; il est entouré d'officiers subalternes munis chacun de pan-tsées et qui n'attendent que le signal du mandarin pour en faire usage. Celui-ci tire de la bourse un des petits bâtons qu'elle renferme et le jette dans la salle d'audience. Aussitôt on saisit le coupable, on l'étend ventre contre terre, on abaisse son haut de chausses sur ses talons, et un estafier lui applique cinq coups de pan-tsée. Un autre lui succède et appli-

que au délinquant cinq autres coups; si le mandarin tire un autre petit bâton de son étui et ainsi par gradation jusqu'à ce qu'il plaise au juge de ne plus faire aucun signal, celui qui vient d'être ainsi traité doit se mettre à genoux devant le juge, se courber trois fois jusqu'à terre, et le remercier du soin qu'il prend de son éducation.

En Europe, les suisses, les huissiers, les laquais des grands seigneurs portent encore des cannes à la manière de l'Orient. Les coureurs qui précédaient les voitures des rois de France en portaient aussi.

Mais si la canne est un instrument de justice, souvent on s'en est servi pour commettre des fraudes, comme le vol, la contrebande : et, sans parler de l'exemple que nous donne Cervantès dans son admirable *Don Quichotte*, où il fait comparaître devant Sancho Pança deux vieillards dont l'un veut escroquer à l'autre une somme de dix écus d'or cachés dans une canne, on se rappelle cet homme qui, ayant volé du temps

de saint Louis des reliques précieuses tirées de la croix du Christ et richement enchâssées, eut recours au même moyen. A cette époque les faux serments étaient punis de peines terribles. Notre homme, qui était prévenu de ce vol, remettait à son voisin sa canne toutes les fois qu'il venait jurer devant le juge qu'il n'avait pas les reliques. Ce qu'ayant observé, le juge ordonna qu'on qu'on brisât la canne, et l'on retrouva les reliques.

A une époque de réaction politique, le comte de L*** avait été arrêté et mis à la Conciergerie. Un ami dévoué qui venait le visiter au parloir grillé, seul endroit où l'on pût communiquer avec le détenu, avait fait faire une canne creuse dont la virole avait un ressort ; il y cachait des lettres importantes qu'il faisait parvenir au prisonnier, en passant le bout de la canne à travers la double grille de fer qui séparait le visiteur du visité. A l'aide de cette supercherie, le détenu politique put acquérir d'excellents

moyens pour combattre l'accusation qui planait sur lui.

La canne est dangereuse dans la main d'un homme ivre. Bacchus, qui n'était pas seulement le dieu du vin, mais qui était avant tout homme d'esprit, voulant prévenir les suites des violences que ne manque jamais d'exciter le vin, conseilla aux hommes qui n'appartiendraient pas aux sociétés de tempérance de ne se servir que de cannes de férule ; la férule n'étant qu'une moelle très-légère dont les coups ne pouvaient rompre les os. Hésiode raconte que ce fut dans une tige de cette plante que Prométhée cacha le feu qu'il avait dérobé à Jupiter.

Vers la fin du cinquième siècle de notre histoire, les Bourguignons s'étant jetés sur cette partie de la Gaule qui depuis a conservé le nom de ces barbares, une loi de Gondebaud, leur roi, mit en vigueur le duel pour toutes les contestations qui s'élevaient entre ses sujets. Sous la première et la seconde race des rois francs, cette coutume

de s'en rapporter à la justice de Dieu, se répandit.

Les nobles combattaient à cheval et couverts de leurs armes; les vilains se battaient à pied armés d'un bâton. Quand un gentilhomme appelait un vilain, il devait se présenter avec l'écu et le bâton, et s'il venait à cheval et avec les armes d'un gentilhomme, on lui ôtait son cheval et ses armes; il restait en chemise, et devait combattre en cet état contre le vilain!

Sous un autre régime, et antérieurement à l'époque des combats judiciaires, les coups de bâton avaient été l'objet de pénalités assez remarquables, pour laisser croire à l'habitude générale que l'on avait dans ces temps de barbarie de se servir de cannes ou bâtons. Sous l'empire de la loi salique, un coup de bâton donné par un ingénu à un autre ingénu, quand le sang n'avait pas coulé, était puni d'une amende de 120 deniers ou 3 sols d'or. Art. 7 *de Vulneribus*. Depuis, et malgré cette pénalité spéciale, il

s'est donné bien des coups de canne que n'a pas punis la loi salique.

Sous Charles VI, le duc d'Orléans, ennemi du duc de Bourgogne, eut l'idée de mettre dans ses armoiries un bâton noueux ; le duc de Bourgogne répondit à cette allégorie offensante en mettant dans les siennes un rabot, qui signifiait qu'il raboterait le bâton noueux de son rival.

Mais la canne a repris dans les temps modernes ses lettres de noblesse par l'usage qu'en firent presque tous les princes de l'Europe, et par la matière et le travail dont on les enrichissait. A la cour de Louis XIII tous les gentilshommes portaient de jolies cannes. C'est à cette époque qu'on en avait de creuses qui prirent le nom de sarbacanes du nom d'une ville de Lombardie. Avec la sarbacane on lançait aux dames des bonbons entourés de déclarations et de poétiques hommages ; ce fut là l'origine des devises qui se vendent actuellement au poids et au kilo.



Cependant la canne ne servait pas toujours à cette douce destination, et l'aventure du duc d'Épernon dans la rue de Tournon, montre que la bastonnade n'est pas toujours destinée à des omoplates vulgaires, et qu'elle a été aussi la punition de la présomption et de l'impertinence de courtisans effrontés. Un mari, le prince de M....., irrité des assiduités du duc près de sa femme, l'avait attendu et l'avait frappé de sa canne. Cette triste aventure avait fait croire à tout le monde qu'il n'oserait plus paraître à la cour; mais on se trompa fort, car, trois jours après cet accident, il y parut comme à son ordinaire, et, sans s'embarrasser de la surprise avec laquelle on le regardait, il dit en entrant chez la reine: «Madame, je ne sais ce qu'ont tous ces gens-là pour me regarder avec tant d'étonnement; est-ce que je suis devenu sauvage pour avoir passé par le bois?» Peu de temps après cette affaire, il se fit peindre avec un bâton de commandement à la main. La reine, à qui il faisait

voir ce portrait, demanda au prince de Guemenée ce qu'il lui semblait de l'attitude du duc. Il lui répondit : « Madame, je la trouve admirable ; le voilà comme un saint martyr, l'instrument de sa passion à la main. Quand on peint saint Laurent on lui met un gril à la main. »

Le duc d'Épernon expia ainsi ses railleries et les coups de canne qu'il avait eu l'audace de donner à M. de Sourdis, archevêque de Bordeaux, au milieu d'une procession.

Le Parnasse aussi eut son martyr.

Le célèbre Linières, ami de Boileau, de madame Deshoulières et de Chapelain, et qui passait pour irreligieux, ayant fait une chanson fort satirique et très-mordante contre M. de Saint-Michel, conseiller à la cour des aides, celui-ci s'en vengea par des coups de canne, qui donnèrent lieu à cet impromptu :

Linières homme exécrable,
Est déjà réprouvé du ciel,
La preuve en est que Saint-Michel
L'a battu comme un diable.

Tous les souverains du Nord portaient des cannes.

Le grand Frédéric ne faisait pas un pas sans sa canne.

Richelieu en portait une d'un grand prix.

A la cour de Louis XIV, Condé, Villars, Luxembourg, Créqui, Vauban, Catinat, Turenne, portaient de petites cannes d'ébène.

Louis XV, impatienté des railleries du duc de Lauzun, jetait sa canne par une des fenêtres des Tuileries. « Pour ne pas en frapper, s'écriait-il, un gentilhomme. »

Les dames de qualité en portaient aussi dont la pomme était ornée d'oiseaux. Dans un temps plus rapproché, elles exerçaient leurs grâces en dansant la gigue avec de petites cannes appelées houssines.

Aujourd'hui un noble duc dépense en cannes 40,000 francs par an; et un homme de lettres, dans ces derniers temps, accrut sa célébrité par la richesse et les proportions de sa canne.

Les commissaires-priseurs en ont vendu

quatre-vingts appartenant à Voltaire, et quarante à J.-J. Rousseau.

On n'a pas encore pensé à mettre en vente celle d'Asmodée.

La canne n'est pas seulement un objet de luxe ou un signe d'autorité, elle devient un auxiliaire utile aux mains de la vieillesse ou de l'homme infirme et misérable. Béranger dit :

> Au Parnasse la misère
> Longtemps a régné, dit-on,
> Quels biens possédait Homère ?
> Une besace, un bâton.

Ainsi qu'Homère, Œdipe, deux fois roi, et Bélisaire, tant de fois vainqueur, marchaient appuyés sur un bâton et ont traversé pauvres et abandonnés des populations émues.

Quand Millot, recouvert de son uniforme de la Moskowa, la croix d'honneur sur la poitrine, aveugle et pauvre, traversa les rues de la capitale, Victor Hugo s'en émut avec le peuple, et il

fut noblement inspiré lorsqu'il s'écria :

Aveugle comme Homère et comme Bélisaire,
N'ayant plus qu'un bâton pour guide et pour appui,
La main qui donnera du pain à sa misère,
Il ne la verra pas, mais Dieu la voit pour lui.

A l'attitude du vieux guerrier au convoi du duc d'Orléans, on comprit qu'il venait de perdre son bienfaiteur, et que le cœur du prince qu'il suivait les larmes aux yeux s'était rencontré vivant avec les inspirations de l'illustre poëte.

La canne est une arme défensive et offensive. Il y a des salles d'armes où l'on apprend à s'en servir en attaquant ou en se défendant contre plusieurs assaillants :

A Plombières, il y a une fabrique renommée pour les cannes de voyage. D'autres renferment des attirails de pêche, des lunettes d'approche, des instruments de musique, de dessin, de mathématiques, etc., etc., etc.

Comme toutes les choses d'un usage uni-

versel, la canne ou bâton a donné lieu à des proverbes, Horace a dit :

Equitare in arundine longa.

En France l'on a dit souvent : être réduit au bâton blanc, par allusion à l'ancien usage d'après lequel les soldats d'une garnison qui avait capitulé, sortaient de la place avec un bâton dépouillé d'écorce à la main, comme symbole de sujétion.

La confection des cannes fait aujourd'hui l'objet de beaucoup d'industries. C'est à la navigation surtout que cette branche de notre commerce est redevable de ses plus belles et de ses plus riches productions ; de l'Afrique, de l'Inde, des deux Amériques, notre marine nous rapporte le morphil, la corne de rhinocéros, le jonc, le rotang, le bambou, la férule et les bois de fer qui servent à former ces jolies cannes, l'orgueil de nos étalages, que le dessin, la sculpture, la ciselure, enrichissent ensuite de montures d'or, d'argent, de vermeil, d'émail et de pierres précieuses.

La corne du rhinocéros forme la tige des cannes les plus riches. Cette corne est plus estimée des Indiens que l'ivoire de l'éléphant, non pas tant à cause de la matière, dont cependant ils font plusieurs ouvrages au tour et au ciseau, mais à cause de la substance même à laquelle ils accordent plusieurs qualités spécifiques.

Le chevalier Vernati a écrit de Batavia, que les cornes, les dents, les ongles, et le sang du rhinocéros, sont des antidotes et qu'ils ont le même usage dans la pharmacopée des Indes que la thériaque dans celle de l'Europe. Le père Philippe, des missions étrangères, dit que les tasses qu'on en fait pour boire sont très-estimées et qu'elles ont naturellement la propriété d'expulser la malignité d'une liqueur qui serait empoisonnée. Dans l'histoire naturelle de Siam, par M. Gervaise, on lit : « *Toutes les parties du corps du rhinocéros* sont médicinales, sa corne est surtout un puissant antidote contre toutes sortes de poisons, et les Siamois

en font un grand trafic avec les nations voisines. Les cornes d'un gris clair et mouchetées de blanc sont les plus estimées des Chinois. La corne, les dents, les ongles, la chair, la peau, le sang et jusqu'aux excréments, tout est estimé dans le rhinocéros par les Indiens, qui y trouvent des remèdes pour diverses maladies. Dans les présents que le roi de Siam envoya à Louis XIV, en 1686, et dont ce roi fut si flatté, il y avait six cornes de rhinocéros. Il y en a douze de différentes grandeurs au cabinet du roi, et une, entre autres, qui, quoique tronquée, a $1^{m}20^{c}$, ou trois pieds huit pouces et demi de longueur.

Le rhinocéros ne voyage pas en troupe, il marche souvent isolé, il ne produit qu'un seul petit à la fois et à des distances assez considérables ; à deux ans, sa corne n'a encore poussé que d'un pouce — $0^{m}050$, — et à six ans, de neuf à dix pouces — $0^{m}27$. Il vit soixante-dix à quatre-vingt-dix ans.

On fait aussi beaucoup de cannes d'ivoire

ou morphil ; elles sont bien moins chères que les cannes de rhinocéros.

Les éléphants se trouvent en grand nombre dans l'Inde, et en Afrique.

Le roi de Siam en a vingt mille au service de son armée.

C'est Alexandre qui, le premier, a montré des éléphants à l'Europe. Il avait fait passer en Grèce ceux qu'il avait conquis sur Porus : ce furent les mêmes que Pyrrhus employa contre les Romains, dans la guerre de Tarente et avec lesquels Curius vint triompher à Rome.

Annibal en avait aussi un grand nombre dans son armée, auxquels il avait fait passer la Méditerranée, les Alpes, et qu'il conduisit jusqu'aux portes de Rome.

Non-seulement, comme on le voit, on les trouve toujours en grand nombre dans les Indes, mais encore ils ont l'avantage de vivre longtemps.

Strabon dit qu'ils vivent cinq cents ans ; Philostrate rapporte que l'éléphant Ajax, qui

avait combattu pour Porus contre Alexandre, vivait encore quatre cents ans après.

Juba, roi de Mauritanie, a aussi écrit qu'il en avait pris un, dans le mont Atlas, qui s'était pareillement trouvé dans un combat quatre cents ans auparavant.

Dans l'Inde, les éléphants blancs sont adorés comme des dieux. Le roi de Pégu, dans les cérémonies, fait monter devant lui deux éléphants rouges, en harnais d'or et de soie; puis, viennent quatre éléphants blancs avec de semblables harnais relevés de pierreries; mais ceux-ci ont une garniture d'or, toute couverte de rubis sur chaque dent.

En Afrique, la houppe de la queue de l'éléphant est un ornement très-recherché des négresses; elles y attachent quelques superstitions; ces houppes d'éléphant se vendent quelquefois deux ou trois esclaves, et les nègres hasardent souvent leur vie pour tâcher de la couper et de l'enlever à l'animal vivant. Si la mort leur enlève un de leurs chefs, ils conservent, en son honneur,

une de ces queues à laquelle ils rendent un culte suivi ; mais cette queue doit être coupée d'un seul coup sur un animal vivant, sans quoi la superstition ne lui attribuerait aucune vertu.

On sait généralement que l'on trouve les dents d'éléphant soit dans les forêts que ces animaux habitent en troupes, soit dans les lieux fangeux où ils aiment à se vautrer. Ainsi, au Sénégal, aux abords du lac appelé dans le pays le Paniefoul, on trouve constamment des dents d'éléphants; il en est de même dans l'île immense que forme le cours du Sénégal et que l'on nomme île au Morphil, à cause de la grande quantité de dents d'éléphant, ou morphil, que l'on y rencontre ; aussi la colonie du Sénégal exporte-t-elle une grande quantité de dents par les navires de Marseille, de Bordeaux, de Nantes et du Havre.

Il y a des défenses de 3 mètres de longueur et de l'épaisseur de la cuisse d'un homme. Selon les voyageurs Éden et Lopez,

il y en a qui pèsent de 30 à 100 kilog. Les dents, dont nous venons de parler, produisent l'ivoire le plus blanc de tous. Celles que l'on arrache à l'animal produisent l'ivoire vert. L'ivoire pétrifié, dont Pierre I[er] a encouragé l'extraction, en Sibérie, se change en turquoises quand il est exposé au feu.

On en tire en grande quantité dans le Languedoc, connues généralement sous le nom de turquoises du Languedoc.

L'ivoire jaune recouvre sa blancheur en l'exposant à la rosée, principalement à celle de mai.

Les ouvriers de Dieppe et de Paris commencent à rivaliser avec les Chinois pour le travail de l'ivoire.

La matière dont on fait le plus communément des cannes, est le jonc, qui compte de soixante à soixante-dix espèces : c'est celui de Madagascar et de l'Inde qui est surtout employé à faire ces belles tiges de cannes quelquefois difficiles à trouver dans toute une cargaison. Comme, pour les

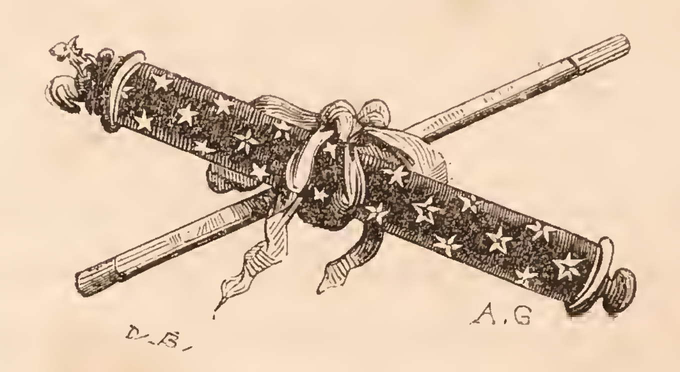

V. Beaucé
AUGE

cueillir on est obligé de brûler les grandes herbes qui les entourent, afin de mettre en fuite les serpents et les reptiles dangereux qui y font leur séjour, la plupart des joncs se trouvent plus ou moins noircis. Quelquefois la cueille, que l'on espérait fructueuse, se trouve ainsi incendiée.

Après la corne de rhinocéros, l'ivoire et le jonc, viennent plusieurs sortes de cannes de fantaisie, telles que celles de cachalot, de bélier fondu, d'ébène, de bois de fer, de vertèbre de requins, de cuir verni, de tige de palmiers, de rotang, de bambou, d'olivier, de citronnier, de baleine refoulée, de verre, de tresses de caoutchouc et de bois d'épine,

Ces différentes tiges s'enrichissent de montures gracieuses et élégantes, en or, en argent doré, en platine que le génie d'artistes distingués façonne en dessins gothiques, en chasses en relief, en des têtes d'animaux, en becs d'oiseaux, en pieds de biche ou de cheval, en serpents entrelacés, de mille manières enfin, et auxquelles la

science du lapidaire ajoute les feux du rubis, de l'améthyste et de la topaze, les douces couleurs de la turquoise, le vert frais de la malachite, la transparence du cristal ou les fines couleurs de l'émail. C'est dire, en un mot, que le goût varie à l'infini, et que, quelque capricieux qu'il se montre, nos magasins et nos ateliers sont destinés à suivre l'amateur dans ses plus ingénieuses fantaisies, à confondre et défier son imagination.



QUATRIÈME PARTIE.

RECHERCHES STATISTIQUES

SUR

l'Importance de la Fabrication des Parapluies et Ombrelles.

Comme on l'a déjà remarqué, la fabrication des parapluies et ombrelles a pris une grande extension depuis la paix : aussi le nombre des fabricants s'est augmenté de plus de moitié. Les patentes en sont la preu-

ve : à Paris elles rapportent à l'État une somme annuelle de 50,000 fr. 50,000

L'émulation qui anime cette branche d'industrie nationale augmente annuellement le trésor public par la prime qu'il reçoit de l'expédition de brevets d'invention, de perfectionnement, d'importation et d'addition que sollicitent et ambitionnent mes concurrents depuis l'élan que j'ai imprimé à la fabrication à laquelle je me livre. J'ai dit qu'on comptait quarante brevets depuis le mois de septembre 1855, époque où j'ai pris mon premier brevet, jusqu'à présent, tandis que de 1791 à 1855, c'est-à-dire dans un intervalle de quarante-quatre ans, on n'en comptait qu'une vingtaine. Ces soixante

A reporter. . . 50,000

Report. . .	30,000
brevets, en leur donnant une valeur moyenne de 500 fr., ont rapporté	30,000

En 1829, M. Odiot conçut la pensée d'établir une maison spéciale de soieries pour parapluies et ombrelles. Cette bonne idée trouva bientôt des imitateurs, et l'on compte aujourd'hui dans la capitale neuf maisons qui font annuellement pour 700,000 fr. à 1,000,000 d'affaires. Plusieurs de ces maisons ont établi des dépôts à Hambourg, et ont étendu leurs relations en Belgique, en Hollande, en Prusse, en Danemark, etc., etc. Ces divers pays sont ainsi devenus tributaires de la fabrication française par l'influence que ces

A reporter. . .	60,000

Report. . .	60,000
maisons ont su conquérir par leur loyauté et la beauté des tissus tirés de Lyon, l'orgueil de la France dans toutes les parties du monde. Elles n'ont pas voulu non plus rester au-dessous des fabrications étrangères pour la modicité des prix, et elles sont parvenues à établir des étoffes pour parapluies au prix minime de 1 fr. 60 c. [1].	
A reporter. . .	60,000

1 La soie fut apportée de Perse en Grèce 323 ans avant J.-C., et de l'Inde à Rome 274 ans après. Sous l'empire de Tibère, le sénat fit une loi qui défendait aux hommes de se déshonorer en portant des étoffes de soie, faites seulement pour les femmes. On croyait alors que la soie était produite par des arbres comme le coton. En l'an 555, deux religieux apportèrent des Indes orientales à Constantinople, des œufs de ver à soie, qu'on fit éclore sur le fumier; ces petits Insectes ayant été nourris avec des feuilles de mûrier, ils se multiplièrent à un tel point, qu'on établit des manufactures de soierie à Constantinople, à Athènes, à Thèbes et à Corinthe. En 1130, Ro-

Report. . .	60,000
Si nous ajoutons à ces maisons spéciales celles qui vendent les étoffes pour parapluies et ombrelles, comme accessoire à leur commerce, on trouvera qu'à Paris il se fait pour 9 millions d'affaires pour ce seul genre d'étoffes.	9,060,000
Dans mon invention, qui	
A reporter. . .	9,060,000

ger, roi de Sicile, fit venir des ouvriers de Constantinople à Palerme, les y établit, et ce fut par leur moyen que les Siciliens apprirent l'art de nourrir les vers, de filer la soie et d'en faire des étoffes. De Sicile il fut transporté en Italie, et de là en Espagne. Il fut introduit dans les provinces méridionales de la France, quelque temps avant François Ier. Henri IV eut beaucoup de peine à établir des manufactures, par l'opposltion de son ministre Sully. Ce fut en l'année 1286 qu'on commença à voir des habits de soie en Angleterre. En 1620, l'art de faire des étoffes y fut introduit; et en 1719 parut la fameuse machine de Lombe, qui sert à tondre la soie; elle est composée de 26,586 roues, qui toutes sont mises en jeu par une seule que fait tourner un courant d'eau.

Report. . .	9,060,000
consiste à supprimer, comme on l'a vu, les rainures et entailles pour établir les moyens d'ouverture et de fermeture des parapluies et ombrelles, les tiges sont devenues l'objet de perfectionnements par la légèreté et la finesse du travail.	
A reporter. . .	9,060,000

Ainsi fut connue la soie en Europe; mais elle était encore très-rare, et d'un prix trop considérable pour que l'usage en fût commun. Henri II, roi de France, fut le premier en Europe qui porta des bas de soie; on n'en avait point vu en Angleterre sous le règne de Henri VIII. Sir Thomas Gresham en fit présent d'une paire à son successeur Édouard VI, et c'est la première qui ait été portée dans le pays : on parla beaucoup de ce présent, comme d'un objet très-rare et très-précieux. La reine Élisabeth reçut aussi une paire de bas de soie noire de la part de sa faiseuse; et Holwell dit qu'elle n'en voulut jamais porter d'une autre espèce. Mais depuis, la soie est devenue si commune qu'elle n'est plus en aucun pays une marque distinctive des rangs et de l'opulence.

Report. . . 9,060,000

Ainsi, on compte, depuis peu de temps, cinquante fabricants de manches de parapluies et ombrelles.

Leurs ateliers occupent six cents ouvriers.

Dix fabricants bijoutiers et sculpteurs emploient une centaine d'ouvriers qui ont porté à la dernière perfection la monture des tiges de parapluies, ombrelles, marquises, douairières et anglaises, qu'ils enrichissent des matières les plus précieuses, comme les pierres fines, l'or, l'argent, le platine, l'ivoire, la corne de rhinocéros, de buffle, de bélier ; l'écaille, le corail, etc.

Chacun de ces divers fabri-

A reporter. . . 9,060,000

Report. . . 9,060,000

cants, fait des affaires dans une moyenne de 70,000 fr., ce qui produit un total de 4,200,000

Les tourneurs en cuivre sont au nombre de quinze : ils emploient cent cinquante ouvriers et mettent en œuvre une moyenne pour chacun d'eux de 15,000 kil. de cuivre jaune par an, et font 50,000 fr. d'affaires les uns et les autres. 750,000

Leurs travaux consistent spécialement à fabriquer les coulants et les doubles noix. Ils emploient pour les premiers du cuivre laminé qu'ils coupent selon leurs grandeurs. Ils brasent, tournent et refendent les doubles noix avec un moyen mécanique.

Avec mon invention on a pu

A reporter. . . 14,010,000

Report. . . 14,010,000

diminuer le volume des parapluies en utilisant les tringles en fer cylindrique, ce qui rend le parapluie plus élégant et plus portatif.

La baleine, comme on l'a vu, est une partie fort importante de la fabrication des parapluies et ombrelles; c'est à la baleine, si flexible, et qui s'articule mollement en rayons autour de la tige, que l'on doit la membrure élégante du parapluie et de l'ombrelle.

Dans un des articles précédents, nous avons parlé de la pêche de ce cétacé. Nous ne nous occupons dans ce moment que des fabricants dont le travail consiste

A reporter. . . 14,010,000

Report. . . 14,010,000

à mettre ses fanons en œuvre.

Ils sont dans Paris au nombre de vingt-quatre, employant une centaine d'ouvriers. Ces maisons achètent le chargement entier des fanons d'un bâtiment de pèche. Le Havre est le port le plus fréquenté des baleiniers ; aussi est-ce le cours de la bourse de cette ville qui devient le régulateur de toutes les autres villes.

Les fanons entiers se mettent dans une immense chaudière pour que la cuisson les rende plus maniables ; à l'aide de deux étaux, on les coupe avec un rasoir double d'une épaisseur toujours en proportion avec la longueur du fanon. Les morceaux les plus minces et

A reporter. . . 14,010,000

Report. . . 14,010,000

approchant de la queue servent pour ombrelles, corsets, capotes, etc.

A Hambourg, c'est par la vapeur qu'on travaille les fanons, et la baleine, par ce moyen, gagne en élasticité. Une maison de Paris va aussi remplacer la cuisson ordinaire par la vapeur : les autres l'imiteront bientôt. Tout sert dans la baleine; depuis quelques années les fabricants utilisent tous leurs déchets pour faire des sommiers pour les classes pauvres; ils vendent les raclures aux tapissiers pour faire des coussins de meubles, les barbes aux fabricants de cols militaires.

Un fabricant est parvenu,

A reporter. . . 14,010,000

Report. . . 14,010,000

dans ces dernières années à refouler la baleine pour en faire des cannes par le moyen de deux plates-bandes en fer échauffées par la vapeur, et une ventouse à chacune des extrémités.

Le commerce de chacun des fabricants de baleine est d'une moyenne par année, pour chacun d'eux, de 150,000 fr., ce qui fait pour les vingt-quatre 3,600,000

Il y a dans le parapluie et dans l'ombrelle autre chose que la tige, le manche et la baleine : il faut lier toutes ces parties ensemble par des arcs-boutants, des tenons et de petits bouts, ce qui forme une quatrième industrie parfaite-

A reporter. . . 17,610,000

Report. . . 17,610,000

ment séparée des autres et toute spéciale.

Elle compte trente maîtres et cent quarante ouvriers que l'on voit disséminés dans des fonds de cours des quartiers Saint-Denis et Saint-Martin, occupés à faire des fourchettes dites arcs-boutants. Le fil de fer dont ils se servent est d'une grosseur de 16 millimètres; au moyen d'une mécanique, ils le fendent d'un côté, font deux oreilles, et par une autre mécanique ils ouvrent deux trous qui doivent servir à river l'arc-boutant sur la baleine; l'autre extrémité, qui est arrondie, est percée d'un trou pour recevoir le fil de fer dans la dent du coulant. Un fabricant de Paris

A reporter. . . 17,610,000

Report. . . 17,610,000

emploie à ce genre de travail les prisonniers de la maison centrale de Melun. Six maisons de cette spécialité sont parvenues à centraliser la fabrication des tenons par une exploitation mécanique fort ingénieuse, à l'aide de laminoirs et de découpoirs.

D'autres ouvriers tourneurs s'occupent, par les mêmes moyens, à fabriquer les petits bouts de cuivre dont on se sert plus spécialement pour l'exportation. Chacun des trente fabricants de cette espèce fait par an une moyenne d'affaires de 30,000 fr., ce qui élève le commerce en ce genre, à Paris, à 900,000

Pour monter les diverses

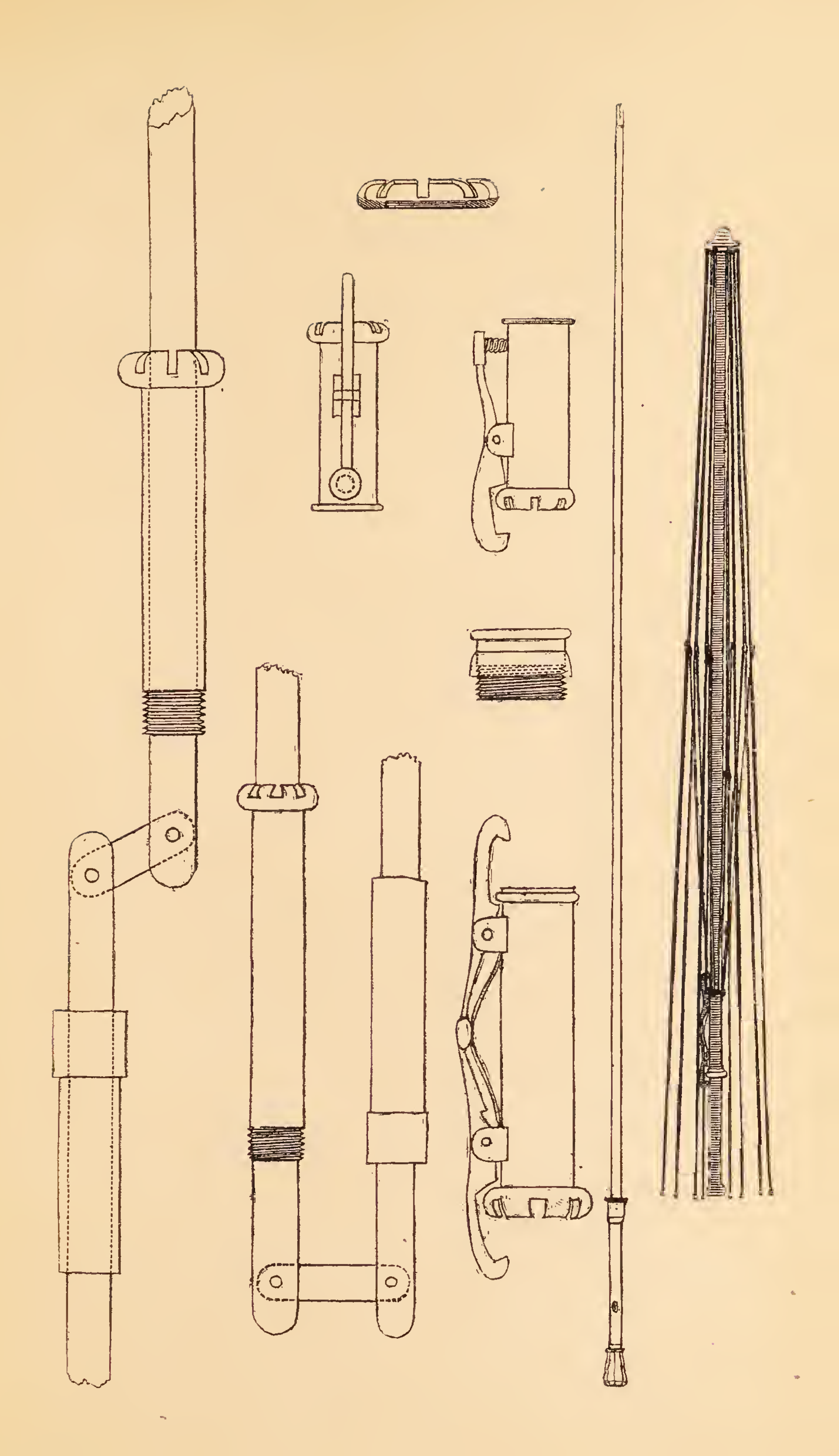
A reporter. . . 18,510,000

Report. . . 18,510,000

parties de la carcasse des parapluies et des ombrelles, cinquante maîtres emploient cent vingt ouvriers qui se livrent à cette industrie. C'est dans des chambres, au milieu des quartiers Saint-Denis et du Marais que se font ces montures. Elles rapportent 2 fr. 50 à 6 fr. par douzaine, selon le fini du travail. Les ouvriers habiles peuvent faire par jour deux douzaines de montures ordinaires et une douzaine de montures soignées. Dans les ateliers ce travail va plus vite et se trouve plus solidement et mieux fait, à raison de la division de la besogne et des diverses parties ou spécialités de montures. Ainsi, lorsque des ouvriers mettent

A reporter. . . 18,510,000

Report. . .	18,510,000
des bouts, d'autres ne font que sertir.	
Les uns et les autres contractent ainsi une habileté très-grande, et pour la manière et pour la rapidité avec lesquelles ils s'acquittent de leur tâche; aussi la Belgique, la Hollande et l'Espagne sont-elles devenues tributaires de cette fabrication à cause de sa perfection et de la modicité de ses prix.	
Ce commerce fait une moyenne d'affaires pour chacun de ces maîtres, de 15,000 f. par an, ce qui produit pour ce genre de travail dans Paris.	750,000
Les premières maisons de Paris emploient, selon l'importance de leur établissement et de leur réputation, dix à vingt	
A reporter. . .	19,260,000



Report. . . 19,260,000

ouvriers pour cette fabrication, et plus d'ouvrières encore en proportion pour coudre et terminer les parapluies et ombrelles.

Nous ne comptons pas dans ce nombre les demoiselles de magasin, uniquement occupées de la vente, et les ouvriers et ouvrières spécialement attachés aux raccommodages qui forment une des branches lucratives de l'état.

Mes montures devront, il est vrai, diminuer de beaucoup ces raccommodages, qui ne consisteront désormais que dans le renouvellement de l'étoffe, moins fatiguée qu'auparavant par les ressorts que mon invention a supprimés par la

A reporter. . . 19,260,000

Report. . . 19,260,000

substitution de tringles en fer qui rendent à la fois le parapluie plus solide, et moins excentrique pour celui qui le porte. La solidité consiste dans le choix du métal et dans la suppression des entailles, qui n'affaiblissent plus la tige et où se formaient des rouilles qui la détérioraient. Enfin je suis heureux de voir mon système adopté par les premières maisons de Paris, de province et des principales villes étrangères.

Le commerce de parapluies et d'ombrelles ne se fait pas seulement dans de riches et somptueux magasins. Des colporteurs, nés la plupart dans le département de la Corrèze ou du Cantal, parviennent à

A reporter. . . 19,260,000

Report. . . 19,260,000

s'achalander une partie de l'année dans les rues de Paris et de la banlieue, et tous les ans ces marchands nomades, retournés dans leur famille, accroissent de leurs économies le domaine paternel.

Les marchands des bazars et entrepôts de nouveautés viennent d'ajouter comme annexes à leurs magasins, des dépôts de parapluies et d'ombrelles; mais ces magasins, qui veulent absorber tout le commerce, montrent souvent que le bon marché n'est pas toujours une économie.

En fixant à 60,000 fr. la moyenne d'affaires de nos deux cents fabricants de parapluies,

A reporter. . . 19,260,000

Report. . .	19,260,000
nous trouverons pour résultat de ce commerce à Paris.	12,000,000
Ainsi on aura pour total des produits de notre industrie.	31,260,000

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

—

SECONDE PARTIE.

TROISIÈME PARTIE.

QUATRIÈME PARTIE.